

Harbonnières - 4 juillet 1916

Ma chère femme adorée,

Cela fait bientôt deux ans que je me trouve au front. Bientôt deux ans que je ne peux humer l'odeur de ton mélancolique parfum. La vie sous terre se fait de plus en plus dure. Chaque jour qui passe est semblable au précédent. Le temps se fait long, et nous attendons éperdument la signalé de la soixante-et-unième division pour prendre la relève à l'assaut d'Estrées. Il me semble désormais davantage difficile d'espérer te revoir un jour et de pouvoir t'étreindre comme autrefois.

Je passe mes journées assis entre deux murs, les pieds humides et la peau couverte d'une épaisse couche de boue. Dans ces lieux règne une odeur nauséabonde que mes narines n'arrivent guères à supporter. Je cohabite avec mes acolytes tombés la veille et qui ne pourront désormais plus jamais se relever. Au moindre déplacement je crains d'écraser un thorax ou de rencontrer des entrailles. Ma douce épouse, tu ne peux point imaginer ce que l'homme est susceptible de faire contre l'homme.

La nourriture se fait de plus en plus rare et nos maigres repas sont essentiellement composés de bouillons. De temps à autre une miche de pain nous est offerte.

Les heures me semblent interminables, voilà déjà bien longtemps que j'ai cessé de compter le nombre de fois où j'ai relu tes lettres. C'est dans tes mots que je puis la force de me battre. Tous les matins j'attends avidement la venue de la poste me rongéant le sang pour espérer avoir de tes nouvelles.

La nuit aussi est une dure étape à passer. Difficile de s'engourdir encerclé de cadavres jonchant le sol. Les rats affluent, piétinant les corps, longeant les murs et poussant assidument de petits cris stridents. Tu ne peux te faire idée comme je suis malheureux, la détonation des canons et des obus me rend fou. Voilà des mois que je ne me suis pas lavé, mes vêtements me collent à la peau et ralentissent mes mouvements. À de nombreuses reprises j'ai frôlé la mort, entendant le sifflement d'une balle percuter mon casque. Mes pensées sont importunées par la noirceur au combat. Des hommes meurent à chaque instant, s'écroulant sous les coups de l'ennemi. Tout ce massacre me semble inimaginable et je peine à me rendre compte du nombre d'homme meurtris par la guerre.

J'ai souvent pensé à toi durant ces heures d'horreur et ma plus grande souffrance serait de ne jamais te revoir. Pourrais-je un jour redécouvrir la douce couleur bleutée du ciel et réentendre le chant cristallin des oiseaux au matin ? Nulle personne ne peut comprendre la souffrance que nous endurons. Et j'espère au plus vite accomplir mon devoir envers ma patrie pour pouvoir te rejoindre toi ma bien aimée et pouvoir replonger mon regard dans tes yeux émerveillés.

Je t'embrasse

Ton époux qui t'aime éperdument.

Joseph Lepladec

Joseph Paul Lepladec fut un soldat du 228^e régiment d'infanterie. Il résidait à Saint Nom la Bretèche avec son épouse Henriette à qui toutes ces lettres étaient destinées. Joseph fut blessé le 6 juillet 1916 à l'avant d'Estrées et dut quitter le front. Il mourut deux ans plus tard de maladies consécutives à ses blessures de guerre.